

Le patrimoine africain en question

POLITIQUE CULTURELLE Pour Bénédicte Savoy, en charge d'un rapport sur les collections subsahariennes dans les musées français, l'Europe se met à écouter les revendications.

A PROPOS RECUEILLIS PAR **CLAIRE BOMMELAER** cbommelaer@lefigaro.fr
qui appartiennent les œuvres d'art ? La question de leur circulation et de leur partage a longuement été débattue vendredi dernier à l'Unesco. Avec, en ligne de mire, l'éventualité de restitutions à des pays africains. En novembre 2017, à Ouagadougou, Emmanuel Macron s'est engagé à ce que d'ici à cinq ans les conditions soient réunies pour que les dizaines de milliers de biens culturels arrivés en France durant la période coloniale reviennent sur leur sol natal, de manière définitive ou temporaire.

Le discours présidentiel a créé le stupor en Europe, et un immense espoir chez les nations concernées. En particulier au Bénin, qui a déposé en 2016 une demande officielle de restitution concernant des objets royaux et sacrés actuellement conservés au Musée du quai Branly-Jacques Chirac. Bénédicte Savoy, titulaire de la chaire d'histoire culturelle du patrimoine artistique en Europe, au Collège de France, a été chargée par le président, avec l'universitaire Felwine Sarr, d'un rapport à remettre en novembre. Elle dresse les contours d'un débat

passionné, et estime qu'il faudra « trouver un accord » avec les pays africains.

LE FIGARO. - Des pays comme l'Égypte ou la Grèce n'ont eu de cesse de réclamer, souvent en vain, le retour d'antiquités. Comment expliquer que le sujet se porte aujourd'hui plutôt sur l'Afrique noire ?

Bénédicte SAVOY. - J'ai retrouvé un rapport de 1981 qui parlait déjà de rendre des œuvres aux pays africains. À l'époque, on craignait ce que l'on appelait la « contagion » ! Ce qui a changé depuis, c'est qu'en Europe on s'est mis à écouter ces demandes. C'est en grande partie dû à un phénomène générationnel. Ni les dépossédés de l'époque coloniale ni les possédants ne sont les mêmes. Les plus jeunes sont dans une logique décomplexée, qui laisse largement de côté la question de la repentance. Felwine Sarr dit volontiers qu'ils veulent réinventer l'avenir des relations entre l'Afrique et l'Europe. La nouvelle génération est par ailleurs très sensible à la question de la provenance. Elle veut savoir d'où viennent ses vêtements, elle prône le commerce équitable, y compris dans la consommation culturelle.

En Allemagne, la ministre fédérale de la Culture, Monica Grutters, a expliqué à l'Unesco qu'il fallait s'appuyer sur



Bénédicte Savoy : « Le public a été sensibilisé à la question de la provenance des collections qu'il voit dans les musées. »
ALAIN JOCARD/AFP

artistes de créer sur place, insuffler les conditions d'un tourisme... Bien sûr, le patrimoine peut être instrumentalisé à des fins nationalistes, d'autant que ce sont souvent des objets de palais royaux qui ont été pillés. Compte tenu de notre propre histoire, il me semble difficile de leur reprocher cela. Le risque, si on ne fait rien, c'est que la tension monte.

Certains grands musées mettent en avant le fait que la constitution de leur fonds africain a eu lieu en toute légalité, par des achats ou grâce à des accords... Certes, Napoléon a scellé ses prises artistiques par des traités, et Vivant Denon, premier directeur du Louvre, s'est assuré de laisser des traces écrites de ce qui avait été pillé en Allemagne. Le droit de paroisse historique, qui entraînait des logiques de domination et de discrimination, ne peut valoir aujourd'hui. Après tout, les spoliations juives étaient considérées comme légales par les nazis.

Si le Quai Branly se dit prêt à travailler avec le Bénin, d'autres musées semblent moins à l'écoute des revendications. Les plus grands, tels le Louvre ou le British Museum, craignent-ils à terme de perdre leur vocation universelle ?

Il n'est pas question de vider ces grands musées et de tout rendre. Il y a une marge entre le tout et le rien : les grands musées anglais, français et allemands sont extrêmement riches en objets d'Afrique subsaharienne. Le seul Quai Branly en conserve 70 000. Il est par ailleurs normal qu'il y ait des voix différentes sur ce sujet. Il faut les orchestrer ; le pire serait de refermer le débat autoritairement. Il faut penser en termes de justice, et se poser la question de ce que nous, Européens, voulons faire de ce patrimoine africain.

Les collections françaises sont réputées inaliénables et inaccessibles. Faudra-il, à terme, changer la loi ?

Si nous devons nous engager dans un processus de restitutions, il faudra changer notre arsenal juridique. ■

les restitutions faites aux Juifs spoliés. La question des objets africains présents en Europe est-elle du même ordre ?

La spoliation des Juifs et les appropriations durant la période coloniale n'ont rien à voir. Cependant, tout l'effort fait depuis la conférence de Washington, en 1998, pour restituer l'art volé pendant la Seconde Guerre mondiale a permis de préparer les esprits. Le travail intellec-

tuel a été mené, et le public a été sensibilisé à la question de la provenance des collections qu'il voit dans les musées.

Les pays africains parlent de dépossession et de réparation. Y a-t-il un risque d'instrumentalisation du patrimoine ?

Ce que ces pays veulent, c'est bâtir leur avenir, donner la possibilité aux jeunes

Beach House au septième ciel

MUSIQUE Intitulé «7», le nouvel album du groupe américain est une des meilleures surprises pop de ce printemps.

OLIVIER NUC [@oliviernuc](https://twitter.com/oliviernuc)

Sans le présenter comme une révolution, Victoria Legrand et Alex Scally considèrent leur nouvelle production comme une rupture dans une carrière qui dure depuis une douzaine d'années. « Nous avons toujours veillé à rester intuitifs et naturels. On ne s'est pas réveillés un jour en nous disant : "Tiens, faisons les choses différemment, cette fois-ci" », expliquent-ils. Les deux musiciens ont mis fin à leur collaboration avec Chris Coady, qui a réalisé quatre de leurs albums, pour faire appel au Britannique Peter Kember - alias Sonic Boom, fondateur de Spacemen 3, groupe culte de la fin des années 1980. « Avec lui, le processus a été beaucoup moins rigide. Nous avions presque oublié que nous étions en train de concevoir un disque tant les choses se passaient naturellement. » Le résultat est peut-être la plus grande réussite de cette formation qui a imposé un son dense et psychédélique. « Nous fabriquons notre musique dans la joie, sans penser à ce que le

public attend de nous. Cela nous paralyserait ! » affirme Victoria. Née en France, la chanteuse a grandi aux États-Unis dès l'âge de 5 ans au sein d'une famille artistique. Elle est la fille du peintre Olivier Legrand et la nièce du compositeur Michel Legrand. « Je ne l'ai pas vu depuis l'âge de 3 ans », commente-t-elle.

Luxuriance

Très impressionnant, l'album intitulé 7 est parfois intimidant par sa luxuriance. « Nous aimons bien enfoncer des informations dans nos chansons, des éléments qui apparaissent à la cinquième écoute seulement », avoue Alex Scally. « Chaque chanson a une densité particulière qui oblige l'auditeur à s'y plonger tout entier », ajoute Victoria Legrand. « En vieillissant, nous ressentons une plus grande profondeur dans notre travail. Il est excitant de penser aux possibilités d'avenir, d'autant que nous nous voyons bien continuer une vingtaine d'années. »

Et si Victoria et Alex étaient beaucoup plus légers que la réputation qu'on leur prête ? « On nous considère plus sérieux et difficiles que nous sommes. Il est vrai que nous savons exactement ce que nous voulons et aussi que nous travaillons énormément, mais nous sommes assez joueurs aussi », disent-ils. Ils entretiennent une discrétion qui va à l'encontre de la transparence exigée par les réseaux sociaux. « Il est important de préserver un certain mystère. Nous avons choisi d'être détachés et un peu en retrait de la scène musicale. » À rebours de la manipulation extrême du studio, ils cultivent le goût des petites imperfections dans leur musique. « Nous essayons de les imposer sur chacun de nos disques après d'ingénieurs du son qui cherchent à les chasser. » Et de citer les albums du Velvet Underground ou le *Tonight's the Night* de Neil Young comme exemples de disques aussi imparfaits que géniaux. ■

En concert le 15 octobre à l'Olympia (Paris IXe).



Alex Scally et Victoria Legrand cultivent le goût des petites imperfections.



LE RÊVE AMÉRICAIN DU POP ART À NOS JOURS

Estampes du British Museum

2 juin – 2 sept. 2018 **Fondation Custodia**

Tous les jours sauf le lundi, de 12h à 18h 121 rue de Lille, Paris VII

La présentation de cette exposition est une collaboration entre le British Museum, la Fondation Custodia et la Terra Foundation for American Art



Roy Lichtenstein, *Brushstrokes*, 1967
Sérigraphie en couleur.
– 555 x 765 mm
© Trustees of the British Museum et © Estate of Roy Lichtenstein
New York / Adagp, Paris, 2018